

## « Au début, je me suis souvent heurtée à des gens, car mon pas est plus rapide »

Vivre et travailler dans un contexte étranger exige une grande ouverture envers les autres, mais également une conscience claire de sa propre identité. Ueli Gnehm, artisan menuisier, et Judith Gnehm-Meier, infirmière, se sont engagés depuis 2009 à Mpanshya, Zambie, pour Mission Bethléem Immensee (MBI). Ils ont participé en automne 2011 à un cours sur la communication interculturelle que *cinfo* a donné à des collaborateurs internationaux et locaux, sur mandat de MBI. Ils ont répondu aux questions de Véronique Schoeffel, formatrice en communication interculturelle chez *cinfo*, sur les réalités de leur travail, leurs succès et leurs apprentissages interculturels.

*Véronique Schoeffel, cinfo : Judith et Ueli, parlez-nous de Mpanshya s'il vous plaît.*



Judith Gnehm-Meier et Ueli Gnehm avec Barbara Kafula, lors du cours sur la communication interculturelle

Judith et Ueli Gnehm : C'est une région composée de plusieurs villages, dont le nôtre, qui porte le nom de la région : Mpanshya. C'est une immense région rurale, où habitent environ 19'000 personnes, sous la direction d'un chef. Quelque 4'500 personnes vivent dans notre village. Le Soli est la langue du peuple soli, établi depuis longtemps dans la région. Cette langue fut petit à petit repoussée par le Nyanja, la langue des Chewa, de l'Est du pays. Les Bembas et les Losis sont aussi des peuples importants en Zambie, au Nord et à l'Ouest.

Les gens vivent surtout d'agriculture et des rares emplois qu'ils peuvent trouver dans la région. Nous sommes à deux heures de Lusaka en voiture, sachant que la plupart des gens utilisent le taxi collectif qui met quatre heures.

A Mpanshya, pas d'électricité et pas d'eau courante, mais plusieurs puits sont à disposition dans le village. Récemment, l'eau courante a été amenée jusqu'à l'hôpital, et quelques autres services communautaires y ont également accès. Quelques petites échoppes vendent les produits de première nécessité, et le marché permet de trouver des fruits et légumes et toujours des gens avec qui discuter.



Au marché, on trouve des légumes et des gens pour un brin de conversation.

*Ueli, tu travailles au Training Center Mpanshya (TCM) : Peux-tu s'il te plaît nous dire ce que vous faites ?*

Ueli Gnehm : Je coordonne le Training Center Mpanshya, (TCM) en partenariat avec Brian Tembo, un collègue du village, qui a fait son apprentissage chez mon prédécesseur. Le projet fut démarré dans les années 50 par les Jésuites, pour former de nombreux jeunes hommes aux métiers de la construction, de la charpenterie et de la menuiserie. Après l'indépendance du pays en 1964, les formations furent centralisées, et le projet s'endormit. Le bâtiment connu des usages divers, et fut à nouveau alloué à la formation de jeunes de la région en 2006. Il fut rangé, réparé et rénové. Un collaborateur de la MBI a conçu un programme de formation, et nous accueillons actuellement notre cinquième volée d'apprentis. Nous offrons deux filières : le travail du bois et le travail du métal. Pour le travail du bois, la formation de base dure un an, suivi de

six mois d'entraînement à l'utilisation des machines, et de six mois de formation aux aspects-clé de gestion d'une petite entreprise. Durant la troisième année, les jeunes peuvent développer leur indépendance dans l'atelier que nous mettons à leur disposition tout près du centre.

Pour les jeunes de la région, un engagement de trois ans, même d'un an est difficile à prendre. Cela paraît très long. Ceux qui s'y résolvent et qui sont acceptés montrent en général beaucoup de courage, de persévérance, et un bel esprit d'équipe. C'est un plaisir immense de voir les jeunes se développer au niveau personnel, et acquérir des compétences professionnelles. Dismas Sakala, l'un des premiers apprentis du centre, est responsable de la formation des apprentis.

Je base mon travail sur la confiance et l'ouverture, donnant le temps nécessaire aux processus, tout en gardant les priorités fixées par les objectifs du projet... un équilibre toujours à renégocier.

Nous avons bien sûr de nombreux dialogues interculturels ! La gestion de l'argent, le concept de communauté, de hiérarchie, de précision, de temps et de délai à tenir sont très différents



Au TCM, de jeunes hommes suivent une formation dans le travail du bois et du métal.

entre Mpanshya et la Suisse. Dans un contexte où l'argent est insuffisant dans l'écrasante majorité des foyers, la gestion financière du centre est souvent un véritable défi.

Je suis toujours fasciné par l'adresse et la créativité avec laquelle des panes de machines ou de moteurs peuvent être réparés ici. Au deuxième regard, on constate cependant que ces réparations ne durent souvent pas longtemps, parce que le matériel nécessaire manquait, ou parce que la fonction des pièces en question n'était pas clairement comprise.

*Judith : Construire un établissement médicalisé spécialisé n'est pas chose fréquente dans la culture zambienne. Comment la communauté voit-elle le projet ? Quels aménagements avez-vous mis en place pour que le contexte zambien soit bien pris en compte ?*

Judith Gnehm-Meier : En Zambie, il y a une « Senior People's Association », qui s'occupe des enjeux spécifiques liés aux personnes âgées. Pour la région de Mpanshya, Monsieur Luke Mususa est le président. Ils se réunissent et offrent du soutien moral et parfois un peu de nourriture aux personnes âgées qui sont seules et pauvres.

Traditionnellement, les personnes âgées ne sont pas seules en Zambie, l'un de leurs enfants s'occupe toujours d'elles. Le respect pour les aînés est une des valeurs centrales dans toutes les cultures zambiennes. Cependant, la réalité de la vie en ce début du 21ème siècle remet beaucoup de choses en question : Les jeunes qui quittent le village dans l'espoir de gagner de l'argent pour soutenir leurs parents rejoignent souvent les rangs des chômeurs, s'appauvrissent et ne reviennent pas. L'alcool ravage aussi les communautés, et engloutit souvent le peu d'argent disponible. D'autre part, en raison du VIH/SIDA, de nombreux foyers sont composés uniquement d'enfants et de grands-parents, les parents étant tous deux décédés du VIH/SIDA. En Zambie, chaque jour, 130 personnes meurent du VIH/SIDA. Dans nos communautés, les foyers composés seulement d'enfants ne sont pas rares, et il y a de nombreux foyers où les personnes âgées et fatiguées ont la responsabilité d'élever leurs petits-enfants. Elles meurent plus vite, n'ayant plus la force d'élever des enfants ni de travailler aux champs. Ainsi, de nombreuses personnes âgées (sur)vivent seules, dans des conditions d'hygiène et de santé indignes.

Face à ces situations tragiques, il devint clair qu'une structure nouvelle devait être développée, pour accueillir ces personnes démunies, et leur donner un espace de vie digne. Monsieur Mususa m'a beaucoup parlé de son rêve, et m'a proposé de le soutenir pour essayer de le réaliser : Mettre un lieu de vie digne à disposition des personnes âgées et pauvres de la région de Mpanshya. J'ai présenté le projet à MBI. Ils ont accepté mon engagement à Mulele, tout en nous soutenant dans la démarche de fundraising.



Le terrain mis à disposition par le chef a été défriché. Il est maintenant prêt à être cultivé.

Nous avons donc démarré le projet « Mulele » (let's take care). Les premiers mois furent consacrés à l'écoute, au dialogue, à l'obtention du soutien du chef et des personnes responsables. Le chef soutient le projet et nous a mis un grand terrain à disposition, qu'il a fallu défricher et labourer. Nous pouvons maintenant commencer à cultiver. Le fonctionnement du projet devra être auto-suffisant, et nous mettons en place des conditions nécessaires : plantation d'arbres fruitiers, culture de légumes que nous pourrions vendre et construction d'une petite boulangerie. Actuellement le pain est livré deux fois par semaine depuis Lusaka.



Les premières maisons pour les personnes âgées seules et pauvres sont construites.

Mulele pourra accueillir 25 personnes, réparties en plusieurs maisons. Chacune disposera d'une chambre, mais des espaces communs sont prévus. Deux maisons pourront accueillir des familles composées de grands-parents laissés seuls avec leurs petits-enfants. L'hôpital de la zone est tout près, et une visite régulière du médecin est prévue à Mulele. Si les personnes ont besoin de soins continus, ou ne peuvent plus vivre de manière autonome, nous avons un accord avec l'unité de soins palliatifs de l'hôpital.

Les repas seront préparés par les résidents, à l'africaine, dehors. Ils pourront ainsi cuisiner leurs plats habituels, et selon leur habitude. Deux grands toits de chaume protégeront du chaud et de la pluie ! Une personne sera engagée pour veiller au bon fonctionnement de l'ensemble, et d'autres pour l'exploitation de la boulangerie, de la ferme et du jardin potager. Un comité composé de représentant-e-s de l'Eglise et de la communauté aura la responsabilité globale.

Actuellement (octobre 2011) trois maisons sont construites, les autres sont prévues pour les mois à venir.

*La coopération internationale promeut le développement communautaire. Quelles sont les exigences pour qu'un projet soit vraiment communautaire? Qu'est-ce que cela implique ?*

Ueli Gnehm : Les éléments essentiels nous semblent être : le temps, la patience, l'établissement de relations. Le temps est vécu différemment ici, et nous devons le respecter pour avancer. Il faut aussi beaucoup écouter, et savoir développer des contacts avec les bonnes personnes. Sans relation de confiance, on n'avance pas. L'ouverture – aussi pour ce que je ne comprends pas – me semble essentielle.

Judith Gnehm-Meier : Souvent, je dois me retenir, car je fonctionnerais plus vite et autrement si cela dépendait seulement de moi. J'ai appris qu'ici, mon fonctionnement n'aboutirait pas. Com-

ment trouver un espace qui convienne vraiment aux deux partenaires ? Nous avons par exemple longtemps discuté si les maisons de Mulele devaient être dignes mais simples, mon approche, où avoir un peu plus de statut pour valoriser le projet, l'approche des partenaires.



Judith Gnehm-Meier lors d'une rencontre avec Monsieur Mususa (gauche) et des employés du projet

Judith et Ueli Gnehm : Bien sûr, pour qu'un projet soit vraiment communautaire, il faut que les gens le veuillent. Il doit répondre aux besoins des gens, et être développé et réalisé par eux, avec notre soutien – et non l'inverse !

Ueli Gnehm : Au centre de formation, nous sentons souvent la pression de faire plus : Quelque chose pour les filles ou accueillir plus de garçons. Ces jeunes à qui nous offrons une formation, nous les invitons, nous informons, mais la décision leur revient, à eux et à leur famille. Notre objectif est aussi que ces jeunes puissent offrir leurs compétences à leur communauté en fin de formation.

#### *Quels sont les défis d'un projet communautaire ?*

Ueli Gnehm : Pour notre centre, se pose parfois la question : A qui appartient ce projet ? Au village ? A l'Eglise de la paroisse ? Au diocèse ? La réponse influence bien sûr les décisions stratégiques.

Comme expatrié, il est souvent difficile de comprendre les relations et les dynamiques entre les membres d'un comité, d'une organisation. Qui est cousin de qui ? Qui a quelle relation avec qui ? Si chez nous, les relations de familles sont suspectes dans un projet, ici en Zambie elles sont normales, voire nécessaires.

Enfin, lorsqu'un projet est positif et connaît le succès, il attise souvent la convoitise de personnes plus intéressées à leur propre bénéfice qu'à celui de la communauté. Le risque est réel, nous devons tous vivre avec et essayer de limiter les risques.



De nombreuses femmes zambiennes continuent à transporter le bois sur la tête.

#### *Quelles sont les principales différences entre chez vous en Suisse, à Aarburg et Mpanshya ?*

Judith et Ueli Gnehm : Tout est différent. A Aarburg, nous sommes entourés de trois autoroutes, ici l'immense majorité des routes et pistes ne sont pas asphaltées. A Aarburg, nous passons incognito, personne ne fait particulièrement attention à nous lorsque nous sommes au magasin, nous promenons ou allons à l'église. Ici, nous sommes toujours visibles, et toujours vus ! Impossible de passer inaperçu ! Avec les avantages et les inconvénients que cela suscite.

A Aarburg, nous avons une vie privée et une vie professionnelle. Ici les deux sont liées. Nous vivons et travaillons dans le même village, souvent dans la même maison. Un nouvel équilibre à trouver. Difficile de rentrer chez soi pour se ressourcer quand on y a déjà passé une journée de travail ! Et enfin, notre standard de vie est bien sûr plus modeste ici qu'à Aarburg. Le fossé entre les riches et les pauvres est, quant à lui, largement plus grand et plus visible ici, en Zambie.

*La communication interculturelle est votre pain quotidien. Quels sont vos principaux défis et apprentissages ?*

Judith et Ueli Gnehm : Nous admirons le calme et la philosophie avec lesquels les personnes gèrent les situations difficiles. Une réponse négative est acceptée sans problème, on peut toujours redemander plus tard.

Les deux questions qui nous accompagnent toujours sont les suivantes : Comment est-ce que je fonctionne dans cette situation ? Et eux, comment fonctionnent-ils ? Et ce par rapport à tout : la gestion du temps, de l'argent, des relations, des priorités, des repas, des voitures et des conflits. Lorsque des plans sont reportés, ou que des installations neuves tombent très vite en panne, comme notre installation solaire par exemple, c'est dur pour nous, beaucoup moins pour les gens.

L'une de nos grandes prises de conscience est liée à la notion de temps : Nous nous rendons de plus en plus compte combien nos valeurs culturelles sont orientées vers le « futur » : nous planifions, faisons des budgets, économisons, prenons des rendez-vous et fixons des objectifs. Ici, à Mpanshya l'orientation « présent » domine. Les gens vivent au présent, sont extrêmement flexibles, s'impliquent entièrement dans le présent. Les rendez-vous peuvent facilement être modifiés, et l'argent est utilisé aujourd'hui, si le besoin se présente aujourd'hui. Qui sait si demain nous sommes encore en vie ? Et dans un contexte de faim et de pauvreté matérielle, cela se comprend tellement bien.

Ces deux orientations différentes liées au temps se retrouvent dans toutes nos interactions, sont source d'apprentissage mutuel, mais exigent énormément d'ouverture, de lâcher prise, et de développement de nouvelles compétences.

Judith Gnehm-Meier : Au début, il m'arrivait si souvent d'entrer en collision avec quelqu'un en faisant des courses ou en marchant dans la rue, tout simplement car mon pas est rapide. Je suis toujours pressée, chez moi le temps passe, chez eux, le temps est. Et leur pas est donc plus lent.



La communication interculturelle : un apprentissage incessant.

L'autre grande prise de conscience est liée à notre manière de communiquer. Cette différence est bien sûr aussi liée au concept de temps. Si nous sommes directs et linéaires, nos amis Zambiens sont le plus souvent indirects et circulaires – et il faut beaucoup d'ouverture, de connaissance, de respect pour se comprendre au travers de ces différences.

L'interculturel pour nous, en Zambie, c'est un apprentissage sans fin : nous essayons d'écouter, toujours plus et surtout de manière plus appropriée en entendant par exemple ce qui n'est pas dit. Nous sommes toujours conscients de notre perception, et nous essayons de l'élargir. Cette ouverture à l'autre nous force aussi à être plus conscients de notre propre identité, les deux vont de paire, et sont un immense enrichissement.

*Qu'avez-vous envie de dire à un-e futur-e volontaire ?*

Ueli et Judith Gnehm : Il faut bien connaître son domaine – tout en étant très ouvert à apprendre et à faire autrement ! Il faut aimer les gens, et être tolérant. Cela ne signifie pas qu'il faille tout accepter. Je (Judith Gnehm-Meier) rends souvent attentif aux différences, et parfois j'avoue simplement ne pas comprendre. Il n'est pas simple du tout de lâcher prise par rapport à certains de nos critères et de nos attentes.

Un-e futur-e volontaire doit pratiquer l'art de ne pas juger les autres cultures : elles sont différentes, ni meilleures, ni pires ! Il faudrait garder son calme, ce qui n'est pas toujours facile, rester détendu, et toujours dans une attitude d'apprentissage. On peut toujours corriger et améliorer. La réflexion personnelle est essentielle : Dans cette situation, qu'aurais-je pu faire autrement ? Pourquoi ?

Et enfin, pour qu'un-e volontaire soit heureux dans un engagement, il ou elle doit aimer la diversité, les couleurs, au-delà du blanc et du noir.

*Interview et photos :*

*Véronique Schoeffel, formatrice et experte en Communication Interculturelle chez cinfo*

Pour de plus amples [informations](#)

### **Remerciement**

Je remercie Judith et Ueli pour cet entretien et pour leur bel engagement. Au-delà de leur travail, leurs interactions respectueuses, le rire chaleureux de Judith et la patience clairvoyante d'Ueli resteront des cadeaux d'amitié à Mpanshya, bien après leur retour. Ils le sont aussi pour moi, que les deux ont chaleureusement accueillie durant ma visite en automne 2011. Merci et bonne continuation à Mpanshya.

*Véronique Schoeffel*



Véronique Schoeffel, de *cinfo* (au centre) avec Judith et Ueli Gnehm ainsi que Monsieur Mususa et son épouse